

HIER ET AUJOURD'HUI

C'était hier. Dans le feuillage, L'oiseau voletait en chantant, Et, sur le sable du rivage, Le flot murmurait doucement.

Je les conduisais par la main ; Ils me demandaient bien des choses, Dans leur cher babil enfantin, Sur les effets et sur les causes.

Nous entrions dans la prairie Ou les parfums suivaient nos pas, Et sur cette plaine fleurie, Je jouissais de leurs ébats.

Hélas ! ils sont loin, maintenant ; Je suis là, seul, à les attendre, Et l'homme a remplacé l'enfant : Je n'ai plus rien à leur apprendre.

Nous avions si longtemps ensemble Parcouru les mêmes sentiers, La main dans la main, qu'il me semble Dur de nous trouver étrangers.

N. LEGENDRE.

LA CHASSE AU CARIBOU

Qu'est-ce que le caribou ?—Les raquettes naturelles.—Il se rapproche de l'Allemand.—Le caribou des bois et celui de la Terre-Maudite.

Les renseignements qui suivent me sont fournis par un Français de mes amis, chasseur enragé, qui s'est adjoint un de ses compatriotes pour faire une guerre à mort aux infortunés cariboux du comté de Montmorency.

Je le livre indiscrètement aux amateurs de chasse qui ont le bon goût de lire L'Opinion Publique.

Vous me demandez, mon cher Esculape, quelques renseignements sur le caribou et sur la manière de le chasser.

Je veux bien vous satisfaire, d'autant plus que j'éprouve toujours un véritable contentement à parler de ce gentil animal.

Les jeunes gens vous diront : c'est un cerf ; la partie virile, plus sérieuse et plus rassise, vous répondra : c'est un animal qui porte bois, et vous et moi n'en serons pas plus avancés.

Constataz mon ignorance et adressez-vous aux naturalistes distingués qui, ne sortant point de leur chambre, ont tout le temps nécessaire pour définir, au mieux de leurs intérêts et au mieux des intérêts du caribou—du moins, je veux le croire—dans quelle classe zoologique doit être rangé ce gracieux quadrupède.

Quand vous aurez appris d'eux que le caribou s'appelle, en latin, tarandus, qu'il y a le tarandus hastilis et le tarandus arcticus, tenez-vous pour averti et n'allez plus les troubler.

Par dessus tout, le caribou est charmant. Son œil est celui de la gazelle, et rien ne saurait rendre l'expression de son regard, lorsqu'il évente ou voit le chasseur.

Il a des cornes. Pourquoi ?... Enfin, il en a. Elles font, je vous le jure, fort agréablement sur sa tête. Mais, s'il se rapproche de... certains hommes sous ce rapport, il est une partie de son individu qui en diffère absolument : j'ai nommé le pied.

Sa pince, en effet, est unique en son genre et ne saurait être mise en parallèle avec aucune autre. Ce serait humiliant pour l'humanité, si nos bons amis les Allemands ne sauvegardaient un peu la situation. Je ne vois que leur base qui puisse se rapprocher de celle du caribou—avec cette légère variante, toutefois, que le pied du caribou est fortement concave en dessous, et qu'au-delà du Rhin, tous les pieds sont plats.

Vous déciderez... Moi, je n'ose. Il est trop tôt encore pour créer un casus belli.

Quoi qu'il en soit du pied en question, c'est le pied qui convient au caribou. La Providence, en l'appelant à vivre au milieu des neiges, l'a chaussé comme il convient et lui a donné les moyens de disputer sa vie à ses ennemis.

En effet, sans la largeur de son sabot—largeur qui offre à la neige une grande surface de résistance—le caribou deviendrait non-seulement ma proie, mais encore celle, trop facile, des bêtes carnassières qui, comme l'homme, trouvent sa chair du plus haut goût. Grâce aux raquettes naturelles que Dieu lui a mises aux pieds, la pauvre bête, lorsqu'elle est traquée, peut fuir rapidement, et sans trop enfoncer, à travers les champs de neige—faisant la nique au chasseur empêtré et au carcajou humilié. Car il faut vous dire que l'homme n'est pas le seul à chasser le caribou, et que cet animal traître et vorace qu'on nomme carcajou, lui fait une sérieuse concurrence.

Il est vrai d'ajouter que le carcajou ne se rencontre guère que dans l'extrême nord du pays, dans cette région désolée et glacée que plusieurs appellent avec raison : Terre-Maudite.

C'est là que vit, en bandes nombreuses, le caribou des champs : le tarandus arcticus du capitaine Mayne Reid et de votre excellent naturaliste, M. LeMoine.

Cette deuxième espèce de caribou est bien plus petite que le caribou des bois (tarandus-hastilis), puisque les individus n'y atteignent tout au plus qu'une centaine de livres en pesanteur, tandis qu'il n'est pas rare de tuer, à quelques milles en arrière du Château-Richer, de magnifiques adultes de trois cents livres.

Inutile d'ajouter que c'est ce dernier caribou que mon ami Martial et moi, nous pourchassons à outrance et assasinons sans merci.

Nous laissons aux Esquimaux de la Terre-Maudite le soin de détruire le diminutif tarandus arcticus.

Vous croyez peut-être, mon cher ami, que tout est rose dans la vie du chasseur. Détrompez-vous.

Il a souvent de fortes et saines jouissances, et il ne peut en être autrement dans votre beau pays, où les aspects sont grands et variés, malgré l'uniformité du lincol blanc qui recouvre la terre. L'âme peut s'élever très-haut dans son admiration pour l'inimitable et toujours grand metteur en scène de toutes ces belles choses... Mais—il y a un mais... un gros mais !—si l'âme s'élève, si l'intelligence s'épanouit dans sa contemplation extatique, les pieds se gèlent, les muins battent la chamade et les nez protestent en rougissant.

Le froid—puisque'il faut l'appeler par son nom—voilà la plaie du chasseur.

Rien n'est sacré pour le froid. Il raidit votre moustache, transforme votre royale en stalactite, vos mains en battoirs insensibles et votre nez en cerise glacée. Les pieds luttent avec vigueur. Ils se dépassent l'un l'autre avec enthousiasme et se donnent tout le mouvement possible ; mais, dans leur ardeur et leurs efforts, embarrassés de leurs raquettes—une invention humaine, celle-là !—ils s'écartent du centre de gravité et tout votre système, qui n'en peut davantage, s'écroule, corps et biens, silencieusement dans la neige.

C'est un enfoncement. Il s'exécute pile ou face, c'est-à-dire sur le dos ou sur le ventre. Je ne connais du moins, pour ma part, pas d'autre manière de choir. C'est pile ou face, impitoyablement, sans merci.

Un radical du père Duchêne se contenterait de cette joie douce. Nous autres, chasseurs, nous avons d'autres aspirations ; une fois dans la neige, nous pensons à en sortir.

Voilà un mot bien facile à prononcer : sortir !... émerger, comme dirait Gustave Aymard ; mais la chose, je vous l'assure, est d'assez scabreuse exécution.

La neige cède partout à vos moindres mouvements, pénètre sans vergogne dans

les replis les plus... secrets de votre personne, et vous vous livrez à un barbotage du plus haut comique, jusqu'à ce qu'un compagnon complaisant vienne vous aider à reconquérir votre base.

Une fois sur vos raquettes, vous avez l'espoir, avec un peu de chance, de recommencer quelques pas plus loin.

Savez-vous, mon cher, de combien de vibrations peut être animée une menue branche d'arbre, violemment refoulée par le compagnon qui vous précède, lorsqu'elle revient à sa position première, en vous flagellant vigoureusement le visage ou l'oreille ?

Si vous le savez, veuillez me réserver cette part de votre érudition. En revanche, je vous dirai que la douleur que cause sa caresse toujours imprévue est infiniment aiguë et fort désagréable.

C'est encore une fleur de bois ! Mais la fleur par excellence, c'est le camp.

Oh ! le camp, il en aurait long à dire, s'il voulait parler ! C'est au camp que vous venez chercher le repos, la pâture, le sommeil. C'est le camp qui écoute, sans tressaillir, sans protester, le récit des exploits du chasseur. Le camp entend tout, voit tout, sent tout, abrite tout. Les hommes y dorment, les bêtes y grouillent. Il y fait chaud, il y fait froid. Il n'est pas rare de cuire le côté droit de sa personne, pendant que le côté gauche est au-dessous de son point de congélation.

Les émanations y sont quelquefois délicieuses, lorsqu'elles proviennent des branches de sapins. Je dois cependant à la vérité d'avouer que les émanations du sapin ne sont pas les dominantes.

Lorsqu'il me fut donné, pour la première fois, de réclamer l'hospitalité d'un camp, c'était un soir. J'étais éreinté ; j'avais soif de repos ; je mourais de faim.

Quel aspect ! quels parfums ! Huit paires de birous, seize paires de chaussettes séchant autour du poêle !

Cela ne se décrit pas. Qu'il vous suffise de savoir que nous avons couché neuf, dans cet espace de neuf pieds carrés—neuf, vous entendez bien, y compris un gros chien appelé Bull.

Il va sans dire que je ne tiens compte que des mammifères ; car alors...

Peut-être, cher ami, penserez-vous que la contemplation des beautés de la nature est suffisamment compensée par toutes ces petites misères.

Eh bien ! non. Tout cela a son charme. Choir dans la neige a son charme ; le birou séchant a son charme ; les compagnons gênants ont leur charme. Le tout est de prendre les choses du bon côté.

Puis, je suis si las des parfums qui parfument, des lits qui caressent, des vêtements qui chatoient, que j'accueille sans morgue l'odeur du birou mouillé, que je m'étends avec volupté sur mes branches de sapin, que je considère avec respect ma veste rapiécée, mais chaude et saine. Je suis si las des hôtels à ascenseurs, que je ne puis voir un camp sans attendrissement. L'asphalte m'inspire une telle horreur, que je disparaîs dans la neige avec une sorte de satisfaction. Vos sapins et vos bouleaux sont si nature ; vos lacs si bien tels que Dieu les a faits, que le maronnier du vingt mars me donnerait des nausées, le tour du lac me rendrait épileptique—si je retournais à Paris.

Enfin, cette vie me plaît—mieux, me séduit. Essayez-la pour un mois ou deux, et vous m'en direz des nouvelles.

Pour moi, je vous quitte, car voilà Régis—notre guide—qui rentre et nous annonce des justes nouvelles.

Allons, messieurs, en chasse ! Fixez vos raquettes, armez vos fusils et... sus aux cariboux !

Votre affectionné,

"HENRY."

Je ne puis me défendre de formuler un souhait : c'est que mon excellent ami—qui manie aussi bien la plume que le fusil—nous revienne bientôt, chargé des dépouilles opimes d'une foule de cariboux, et

qu'il nous fasse part des nombreux incidents de chasse qui ne peuvent manquer de se produire durant son excursion.

VINCESLAS-EUGÈNE DICK.

Château-Richer, février 1876.

Etats-Unis.—Production de l'or sur les côtes du Pacifique.—Il résulte d'un rapport de M. Valentine, surintendant général de Wells, Fargo et Cie., que la production de l'or et de l'argent dans tous les Etats de la côte du Pacifique, en 1875, a été de 80,893,637 dollars, soit une augmentation de 6,487,982 dollars sur la production de l'année précédente.

M. Valentine estime à 90 millions de dollars la valeur des quantités d'or et d'argent qui seront extraites en 1876. La Californie n'entre dans ce chiffre de 80 millions de dollars que pour 16,326,211 dollars.

La fameuse Bonanza de la mine Virginia Consolidated a produit en 1875, 17,060,800 dollars. Le surintendant de la compagnie assure qu'en 1876, la production de la mine atteindra 20 millions de dollars. On croit que la Bonanza a 300 pieds de large, qu'elle s'étend dans toute la longueur de la concession et qu'elle est d'une richesse incomparable, 100 dollars par tonne dont près de la moitié en or. Elle est actuellement à 1,500 pieds de profondeur, mais on croit que l'épaisseur de la couche métallifère est presque sans limites. Les experts assurent que le quartz que les ouvriers ont maintenant sous les yeux peut donner 300 millions de dollars. On extrait 650 tonnes par jour. Elle court à travers les mines voisines au nord et au sud, la California, l'Ophir.

On pense qu'avant le 1er janvier 1877, les mines du Mount-Davidson donneront 5 millions de dollars par mois.

On sait d'autre part que les mines de l'Utah, du Colorado, de l'Arizona et de la Nevada produisent de l'argent en quantités beaucoup plus considérables.

On a essayé plusieurs procédés qui ont l'avantage d'économiser, paraît-il, 50 0/0 de l'or qui se perd dans l'écrasage du minerai sous des meules.

Une ville morte.—Dans le Pérou central, dans la province de Guarnay ou Huarney, on a découvert une ville antique enterrée sous le sable et le sol. L'endroit précis de la découverte se trouve entre la bourgade littorale de Guarnay et l'embouchure d'un grand fleuve côtier dans le grand Océan.

Il y a bien vingt-cinq ans que l'on connaît cette ville, mais c'est maintenant seulement qu'on la déblaye. Dans les maisons de pierre de cette cité morte, généralement bien conservées, on a déjà trouvé de nombreuses monnaies en état parfait, beaucoup d'outils, d'ustensiles, d'objets domestiques. Cette Pompéi américaine est comme un livre, où nous lisons la vie intérieure, les mœurs, les usages des anciens Péruviens.

ÊTES-VOUS EN FAILLITE ?—Lecteur, cette question n'est pas une impertinence : nous ne cherchons pas à nous immiscer dans vos affaires privées ni dans les détails de votre commerce. Mais êtes-vous dans un mauvais état de santé ? Souffrez-vous de Scrofale, d'Eréysypèle, de Plaies fiévreuses, d'Enflures blanches, de dérangement bilieux ou de toute autre maladie due à l'impureté du sang ? C'est le cas, faites usage du PURIFICATEUR DU SANG DE WINGATE.

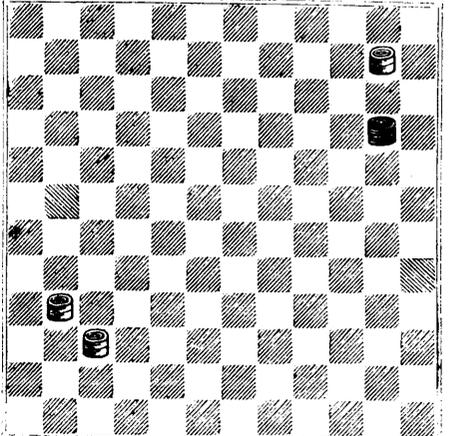
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, pourront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 24

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 22

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de and Les Noirs jouent de. Values range from 42 to 64.

Solution juste du Problème No. 22

Montréal :—Ar. Pelletier, C. Gosselin, P. Tardy.